

FICHE TECHNIQUE

FRANCE - 2006 - 1h35

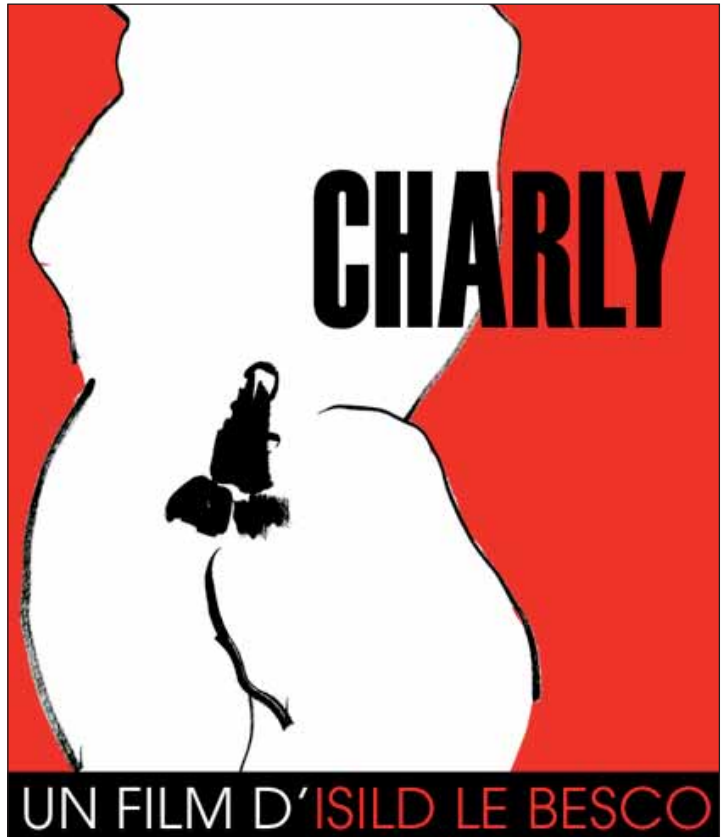
Réalisation & scénario :
Isild Le Besco

Opérateur :
Jowan Le Besco

Décor :
Jayne Chu

Ingénieur du son :
Dana Farzanehpour
Pierre André
Gildas Mercier
Marie Chaduc

Interprètes :
Julie-Marie Parmentier
(Charly)
Kolia Litscher
(Nicolas)
Jeanne Mauborgne
(la vieille dame)
Kadour Belkhodja
(le vieil homme)
Philippe Chevassu
(le prof)
Jean-Max Causse
(l'automobiliste)
Camille Grynko
(l'amie du professeur)



SYNOPSIS Bouleversé par la vision d'une carte postale de Belle-Île-en-Mer, Nicolas, un jeune garçon vivant dans une famille d'accueil, fugue pour rallier ce lieu de fascination. Après quelques jours d'auto-stop, il arrive à la périphérie de Nantes, où il fait la connaissance de Charly, une jeune fille qui vit dans une caravane et se prostitue pour assurer le quotidien.

CRITIQUE

En août 2000, Isild Le Besco, âgée à l'époque de 17 ans et demi, accordait un entretien exclusif à Kolia Litscher, son frère cadet, âgé d'au moins 9 ans. Filmé par l'interviewer multimédia, qui se présente lui-même comme « envoyé spécial de Kid News », ce pur moment de vidéo-déconnade est un jeu d'enfant, utile à cet égard pour comprendre le système Isild, le cas Le Besco. « Vous avez des projets ? » demandait Kolia à sa « grande » sœur. « Euh, bien sûr, répondait Isild en maîtrisant un début de fou rire. En fait je voudrais faire un film. » Quel aplomb ! Quelle blague !



Sauf que c'était vrai : trois ans plus tard (2003), le film eut lieu : ce **Demi-Tarif** (où joue Kolia), coup de poing dans nos cœurs à plus d'un titre : façon Cocteau des temps modernes, la vie sur le fil de trois petits enfants terribles vivant de rapines et de bricolages domestiques, gamins sauvages des villes, largués par leur étrange maman dans un appartement roulotte à la ramasse. Le tout comme un documentaire animalier : des chiots filmés par une loutre. **Demi-Tarif** fit la quasi-unanimité dans la dithyrambe critique (Libération du 11 février 2004) et s'attira les éloges conjugués de Chris Marker («la naissance d'une artiste») et de maître Godard. Depuis, Isild Le Besco est énormément devenue actrice, entre autres dans **Roberto Succo** (2001) de Cédric Kahn et surtout dans les films de Benoît Jacquot, dont l'excellent **A tout de suite** (2004). Mais de deuxième film en tant qu'auteure, point. Comme si, tout à cette nouvelle affaire (actrice !), Le Besco avait renoncé à faire son cinéma, comme si l'avalanche de compliments avait emporté et perdu la prime réalisatrice. Mais voilà **Charly**. La revoilà devrait-on dire, tant ce second essai nous réinstalle à première vue dans les meubles du premier. De nouveau, il y a Kolia, qui joue cette fois le rôle de Nicolas, un adolescent de 14 ans ; de nouveau, c'est Jowan Le Besco, autre frère, qui tient la caméra ; de nouveau, cette façon de filmer dans les coins, très vite (quinze jours). Une affaire de famille ? A l'état civil c'est certain.

Sur l'écran, c'est moins évident. La famille qui se dessine dans **Charly** n'a rien à voir avec un quelconque album privé et tout à faire avec l'invention pas à pas, plan à plan, d'une fratrie qui englobe notre condition humaine et cette question : «Il n'y a pas : être heureux ou malheureux. Il y a : être libre ou pas.» Sur cette *terra* forcément *incognita* de la liberté à tout prix, à toute vitesse, Isild Le Besco est, dans le paysage du cinéma français, une exploratrice rare et isolée. Pourtant, dès le premier plan (une vieille dame ouvre ses volets), nous voilà à coup sûr en France, en province, en région comme il faut dire maintenant. Un pavillon, un couple de personnes âgées, un adolescent qui paresse sur le canapé tandis que la mamie passe un vieux disque de Dave sur le pick-up. Il y a dans ces premières images simples quelque chose de profondément enraciné, paysan même, rustique et brut. On sent la boue qui affleure. La cambrousse n'est jamais loin. Et cette évidence intuitive va bientôt se voir à l'image : le garçon est envoyé chercher du lait à la ferme. (...) Le jeune garçon revient avec ses deux bouteilles de lait frais. On entend qu'il s'appelle Nicolas. C'est quoi ça, une arnaque ? Le film s'appelle **Charly** et le jeune gars se prénomme Nicolas. Ce début d'agacement en tête, on avance quand même, on poursuit, parce qu'une main nous a saisis par la nuque et qu'elle n'est pas prête de relâcher son étreinte. Que disent les paroles de la chanson de Dave, chanson populai-

re ? : «Il m'arrive souvent de rêver à l'adolescent que je ne suis plus, on sourit en revoyant sur les photos jaunies l'air un peu trop sûr de soi que l'on prend à 16 ans et que l'on fait de son mieux pour paraître plus vieux.» Ça n'est pas du Rimbaud, mais à toute berzingue ça fait le même effet que : «On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans. Un beau soir, foin des bocks et de la limonade, Des cafés tapageurs aux lustres éclatants ! On va sous les tilleuls verts de la promenade.» Car il est question de décamper, de fuir ses «vieux», en leur volant quelques billets de banque, en faisant du stop la nuit sur la route. Dans le sac de Nicolas, un livre, volé lui aussi, et dans le livre, une carte postale. Le livre, c'est *l'Eveil du printemps* de Frank Wedekind. La carte postale représente un paysage de Belle-Ile. Il n'est pas obligatoire de lire la pièce de Wedekind pour attraper **Charly**, mais ça peut aider. Le dramaturge allemand l'avait sous-titré *Tragédie enfantine*. De fait, **Charly** est une tragédie enfantine, de bruit, de sexe et de fureur.

Où est-on quand on n'est nulle part ? «Qu'est-ce qui m'arrive ?», se demande Nicolas au tout petit matin de sa cavale. Le film est à la moitié de sa vie quand il se (nous) pose ses questions. Qu'est-ce qui arrive ? Rien. Rien ne s'appelle pas, ce n'est au début qu'un bruit de chaussures à talons martelant le bitume. Ce qui suit n'est pas plus précis : une minijupe vraiment mini, une longue chevelure rousse vraiment longue, un blouson en peau de lapin blanc



et un porte-monnaie rouge. C'est Rien, c'est Elle, c'est Charly, enfin. A peine besoin de préciser que dans ce rôle de météorite, minéral et brûlant, Julie-Marie Parmentier fait plus que l'affaire. Elle est l'affaire, comme si c'était Charly qui finissait par jouer le rôle de Julie-Marie Parmentier.

Le dialogue qui s'instaure est comme un coup de cravache en plein visage. Charly dit : « Pourquoi tu restes ici ? T'as froid ? Tu veux venir avec moi ? » Ce ne sont pas des questions mais des rafales de mitraille. Nicolas suit Charly, et nous aussi, comme une aubaine. Pour s'enfermer avec eux dans une caravane qui sert de refuge à Charly. De niche plutôt, puisqu'elle fait un métier de chienne (pute) et qu'elle vit comme une bête de somme. « Enlève tes chaussures, pose ton sac, lave la table. » Charly multiplie les coups et Nicolas aime les encaisser (ces ombres de sourire sur le visage de Kolia Litscher, grand corps mou mais pas malade). Charly et Nicolas sont un couple instantané. En quelques jours et un huis clos, ils inventent toute une vie : la rencontre, les engueulades, les rires, (échange mémorable sur une lecture en duo de Wedekind), les habitudes, l'argent cher, les petites manies, le cul à cru. L'amour en somme, puis le vide, la séparation. C'est intenable, on tient. C'est étouffant, on respire. Parce que Charly vient d'un monde très profond où il n'y a que des désirs, un monde d'avant les caprices, un pur bloc d'enfance. Et quand ce monde

rêve, même éveillé, il rêve de poissons, d'otaries, de méduses. Ce n'est pas une métaphore amniotique à la noix. C'est la matière ancestrale de notre origine. Ce fatras océanique d'où procède le genre humain. A l'instinct, Isild Le Besco, « princesse chinoise aux yeux bridés », grave ses images fondamentales dans nos âmes.

Gérard Lefort

Libération - 12 septembre 2007

Tourné à la volée dans un geste pourtant précis, le deuxième long métrage d'Isild Le Besco colle de près à la course incertaine d'un adolescent partagé entre indolence et décisions arbitraires, guidées par l'incertitude, un voyage initiatique restreint à un surplace en caravane, quelque part en France. Pareil postulat devrait concourir à une œuvre informe, au mieux dénuée du moindre intérêt, au pire rattachée au catalogue des tics véristes du cinéma français, mais c'est le contraire qui survient. Lippu, lunaire, souvent inaudible, Nicolas semble un poids qui dérive sous la surface des choses, ses grosses fesses dans son jogging le lestent au lieu de le pousser vers la mer, sa destination chimérique. De drôles de visions, à l'occasion desquelles surgit une faune sous-marine et invertébrée, matérialisent d'ailleurs le somnambulisme dont il fait état. Ce personnage impossible heurte la trajectoire de Charly, au petit matin. L'apparition, digne d'un conte, est une pute installée comme il se

doit à la périphérie des agglomérations, là où elle est le moins visible. Elle est regardée par la jeune réalisatrice sans nécessité pour le sordide, ni tentation d'adopter les convenances du réalisme poétique dont la fiction aime encore à se repaître.

(...) Isild Le Besco filme ce qu'on ne s'embête pas à filmer d'habitude (Nicolas fait ses courses, se lave le visage à la rivière, comme habité par sa lecture de *L'éveil du printemps* de Frank Wedekind), mais elle ne le fait pas pour exploiter une nature documentaire en guise de caution. Plus physique, elle constate que son film prend forme sous ses yeux, toujours à deux doigts de craquer, mais capable de repartir pour un oui ou pour un non (malgré la dureté que lui impose son existence, Charly accorde tout de suite sa confiance au jeune voyageur, et c'est même elle qui sera tentée la première de la trahir). Tourné en quinze jours, dédié à l'irrésolution d'un adolescent, ce film fait montre de bien plus de pugnacité, d'inspiration et de personnalité que le commun des récits d'apprentissage.

Julien Welter

<http://www.arte.tv/fr>

ENTRETIEN AVEC ISILD LE BESCO

Comment est né Charly ?

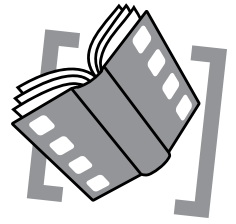
Je tournais *Backstage* d'Emmanuel le Bercot quand mon petit frère Kolia est venu me voir. Il était en train de passer de l'adolescence



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

à l'âge adulte, et j'ai senti que c'était à ce moment-là qu'il fallait l'attraper dans un film. Il y avait en lui quelque chose à prendre. Kolia est le moteur du film. Nous avons toujours eu un rapport très proche, un lien fort ! Je me suis beaucoup occupée de lui. Je savais qu'on pouvait aller ensemble quelque part. Mais je devais aussi le bousculer pour pouvoir attraper cette chose en lui. Et je devais surtout aller vite, sinon ça allait partir ! Il voulait être acteur et je voulais le mettre devant son envie ! Si j'attendais un an, c'était foutu. J'ai imaginé l'histoire d'un jeune garçon vivant dans une famille d'accueil qui décide de fuguer, vit sa première histoire d'amour, veut absolument voir la mer, puis revient dans sa famille d'accueil. (...)

Vous avez fait alliance de quelle idée ?

Ne pas avoir de chez soi, c'était l'idée. Personne n'est installé, on ne s'installe pas. Il y a un personnage et tout pèse sur son être, sur rien d'autre.

Julie-Marie Parmentier vous a beaucoup apporté...

C'était la première fois que je dirigeais une «vraie» actrice. Elle s'est beaucoup investie et a porté le film avec moi. En la dirigeant, je dirigeais aussi, indirectement mais nécessairement, mon petit frère.

Dans ce film, il y a aussi une partie de votre famille...

Kolia Litscher, mon petit frère, et

Jowan Le Besco, mon autre petit frère qui fait des documentaires, est aussi l'opérateur de mes films. Ils savent d'instinct ce que je veux.

Vous faites tout avec une grande vitesse.

Tout ce que je touche prend de l'énergie et de la vitesse. Surtout : éviter l'ennui. Deux mois de tournage, ça m'exaspère parfois comme actrice, et je ne pourrais jamais comme réalisatrice. Deux jours pour peindre un tableau, non plus. Discuter deux heures, non merci. J'ai un rapport direct au temps. Je peux aussi dissocier le temps de son utilité, de sa vitesse. Partir trois semaines, marcher, voyager, nager. Mais sinon, chez moi, l'élan est immédiat ou n'a pas lieu. C'est une impulsion.

Pour tourner Charly, vous avez procédé de cette manière ?

Pour qu'il passe de l'énergie dans le temps très court du tournage, il faut que tout soit extrêmement préparé, quitte à s'en échapper au dernier moment. Je repère les lieux, je choisis les objets, les vêtements. Par exemple, sur Charly, c'est la caravane de mes grands-parents, installée à la Guilloterie, à côté de Nantes, près de laquelle je passais mes vacances quand j'étais petite fille. On a fait un grand ménage, mais on ne l'a pas déplacée. Et je répète assez précisément avec les acteurs. Tout est donc préparé, mais tout est possible. On change souvent le plan de tournage. Car,

une fois sur les lieux, les choses doivent être là, tout de suite, ou pas. Mon idée, c'est que la vie, le film et le tournage se confondent dans une seule énergie, comme une coulée d'existence pure. Et mon frère Jowan filme tout, tout le temps. Il n'arrête jamais la caméra. On dormait ensemble, dans des tentes ou à la belle étoile, à côté de la caravane. J'ai fait **Demi-tarif** en dix jours, Charly en quinze. Ça suffit amplement. L'urgence fait partie du projet ! C'est ma vérité, celle des acteurs, celle du film, celle du temps.

Vous êtes actrice : vous n'avez pas pensé un moment jouer dans Charly ?

Le projet était pour mon frère. Et je n'ai pas pensé une seconde sur le tournage que j'étais actrice ou que j'aurais pu jouer ce rôle. En l'écrivant par contre, avant que Julie-Marie ne soit complètement impliquée dans le film, je me suis quand même dit que si ce n'était pas mon frère qui jouait ce rôle, j'aurais fait la fille. «La pute». (...)

Dossier de presse

FILMOGRAPHIE

Demi-Tarif	2003
Charly	2006

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Cahiers du cinéma n°626